

Kate
JENNINGS

UNE FEMME
RAISONNABLE

RÉCIT

Traduit de l'anglais (Australie)
par Anne Rabinovitch

*Traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Titre original :
Stanley & Sophie

Éditeur original :
Scribner, a Division of Simon & Schuster, Inc., New York

© original : Kate Jennings, 2008
ISBN original : 978-1-4165-6029-6

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, février 2010.

ISBN : 978-2-84893-075-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*Pour Roberto
par qui l'histoire a commencé
et pour Irene
Christopher et James
Sigrid et Desmond*

Ma vie n'était que désolation.

Clifford Odets

NEW YORK

A CAPPELLA

Joe Cocker, la rock star, a été sous-estimé, même au sommet de sa gloire. Il avait la voix d'un ange et l'apparence d'un patient d'hôpital psychiatrique. Sa chanson emblématique, si on met de côté « She Came in Through the Bathroom Window », s'inspirait de l'antiphonaire de Lennon-McCartney, « With a Little Help from My Friends », qu'il s'est approprié en utilisant le rythme de la valse et en intégrant des chœurs au rock brut, comme l'ont fait les Rolling Stones dans « You Can't Always Get What You Want ». Mon passage préféré : le groupe de voix féminines qui chante « Do you need anybody ? » et Cocker qui avoue avec une franchise bien masculine : « I need someone to love. » Les filles demandent alors *a cappella* : « Would you believe in a love at first sight ? » et il répond « I'm certain that it happens all the time. » Je secoue toujours la tête en l'entendant. C'est peu probable. Vraiment.

Plusieurs fois dans ma vie, j'ai été follement amoureuse, d'une manière dévastatrice, et je préfère ne pas me souvenir des détails. (Aucun de ces termes n'est exagéré ; mon aliénation était telle qu'encore aujourd'hui,

UNE FEMME RAISONNABLE

certaines personnes sortent de la pièce en me voyant entrer. Mon excuse : j'étais jeune ; ça se passait dans les années soixante ; l'aliénation décrite par R.D. Laing avait du cachet.) Et j'ai été mariée pendant des années à un homme pour qui j'étais prête à aller très loin, je l'ai toujours dit. Mais le coup de foudre ? Non. La seule fois où j'ai eu un coup de foudre, c'était pour des chiens.

Le premier fut Stanley, un border terrier dominant, aristocratique. De pure race, un vrai petit prince. (Nom de pedigree : Bramblebee Borage, né de Wizard Notice of Bramblebee et de Faithful One of Bramblebee.) La seconde fut Sophie, dominante elle aussi, maligne et bagarreuse, une border terrier orpheline, à ne pas confondre avec le border collie, qui est une race très différente. Mon amour pour ces deux chiens recèle une histoire du besoin humain qui dépasse l'entendement – dans ce cas, la folie d'accueillir dans un appartement new-yorkais deux terriers rivaux, plus volatile et plus vivaces que l'océan. Le besoin humain : un immense sujet.

Et comme Stanley est entré dans ma vie en 2001, et Sophie en 2004, c'est par ricochet une histoire sur Manhattan, dans le climat politique tendu des premières années déroutantes du nouveau millénaire. Des années où nos vies étaient un brouhaha d'émotions cacophoniques : un chœur démoniaque de peur, de rage sourde, d'anxiété stridente, d'incrédulité gazouillante, de chagrin oppressant.

DU NAIN AU MASTODONTE

New York est la cité des chiens. Un vaste royaume de cabots. (Huit millions d'habitants, cinq millions d'animaux domestiques, dont une forte proportion de clébards.) Si vous faites un détour par ma rue – Soixante-Douzième Est – même brièvement, vous verrez une cavalcade de chiens, du nain au mastodonte, au singulier, au pluriel, et excessivement pluriels, des chiens qui ne dépassent pas la mesure et ne sont pas même excentriques, comme les huit épagneuls king-charles, davantage un troupeau qu'une meute, qui sortent de l'immeuble voisin du mien.

Tôt le matin, vous verrez des maîtres habillés pour aller au travail contourner le pâté de maisons d'un pas vif, impatient, pour faire faire « leurs besoins » à leurs protégés qui lambinent, l'air excédé. À l'étranger, il existe aussi des adeptes du chien-mode-de-vie, un genre de club, une clique, car ils se connaissent tous et conversent avec le sérieux de Woody Allen mais rarement son humour, si j'en juge par nos échanges. Ils portent des bananes, sont munis de bouteilles d'eau, et ont en général de gros chiens – boxers, mastiffs, rhodesian ridgebacks,

lévriers afghans, dobermans, dogues allemands – et se dirigent vers Central Park, où les animaux ont le droit de se promener sans laisse avant neuf heures du matin. Après le bureau, vous reverrez les maîtres, plus détendus, respirant profondément, échappant quelques instants à la claustrophobie de la vie domestique, laissant les chiens renifler à leur gré, les allées et venues s'intensifiant vers dix heures du soir, à la fin des émissions en prime time, les hommes entre eux fumant des cigares à l'odeur puissante, interdits à la maison.

Vers onze heures du matin, apparaissent les premiers promeneurs de chiens professionnels, le genre chic qui n'en prend qu'un ou deux à la fois et demande le maximum, et ceux qui travaillent en équipe avec plus de dix animaux par tête – des armadas urbaines –, l'un restant au niveau de la rue avec les chiens pendant que l'autre va chercher ou reconduire un « client » dans un appartement. On repère aussi les chiens dont les bonnes ont la charge – ces épagneuls king-charles jappeurs sont accompagnés, en général, d'une femme de ménage à l'air particulièrement rébarbatif – ou les portiers qui gagnent quelques dollars de plus en dehors de leurs heures de service. Et puis il y a les gens qui travaillent chez eux et qui peuvent sortir leurs clébardes quand ils veulent. Des écrivains comme moi, par exemple. Ce dernier groupe ne verrait sans doute pas la lumière du jour sans les chiens.

Vous rencontrerez toutes les races répertoriées par l'American Kennel Club, la plus importante fédération canine aux États-Unis, mais vous n'apercevrez pas beaucoup de bâtards, ou de « bitsas », comme on les appelle dans mon Australie natale : un peu de ceci et de cela.

UNE FEMME RAISONNABLE

Ici, ceux d'entre nous qu'on pourrait qualifier de libéraux au cœur sensible sont plus susceptibles de s'adresser à une organisation œuvrant pour la protection d'une race que d'en trouver un à la fourrière. De cette façon nous rachetons notre conscience sociale et, par la même occasion, nous obtenons un chien de luxe. On peut en dire long sur les New-Yorkais en observant leurs chiens : la race choisie est aussi une manière d'affirmer quelque chose, de dévoiler à dessein des renseignements sur nos aspirations, notre standing, et nos idées politiques.

Nous acquérons des chiens pour diverses raisons dont certaines sont valables – le goût de leur compagnie –, et d'autres discutables, car quelques-uns en font des accessoires de mode, s'en servent pour draguer, ou pour parachever l'idée très Madison Avenue de la composition d'une famille idéale. Les chiens de Manhattan et leurs propriétaires se ressemblent fréquemment, comme souvent dans le reste du monde, mais l'effet est accru quand l'animal et le maître portent une tenue aux couleurs assorties. Mes préférés dans le quartier sont une femme et son caniche nain à la coiffure impeccable qui, les jours de pluie, sont habillés d'un ciré blanc lumineux, savamment rehaussé par un foulard rose noué autour du cou. Mais dans cette ville, les chiens ne se contentent pas de ressembler à leurs maîtres ; ils se comportent comme eux. S'il est possible qu'un chien ait une attitude, c'est-à-dire une approche défiante, réfléchie de son environnement, les chiens de New York en sont la preuve vivante.